Psy Chic

MARS 2020

Trimestriel de la Fédération Freudienne De Psychanalyse

N° 26

TOTEM ET TATOO

Parole de Tatoueurs

Le *Moi-peau* dans tous ses états

Les Queers

A pile et face

COMPTE-RENDU DE L'A.G.E.

LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

EDITO

Vous l'avez dans la peau ? Je parle bien sûr de la psychanalyse ! La peau, cet organe incroyable aux multiples fonctions et surface de tous les fantasmes. Pare-excitation, écran de projection à la fleur sensible. Les symptômes s'y réfugient racontant leur histoire ou plutôt celle d'un Moi qui respire et transpire, se cache, s'expose et se devine. Via les pores s'opèrent de véritables transits entre deux univers ; du dedans au dehors et vice-versa la pellicule moïque se tend, se tord et se contracte, encaisse et se blesse, puis le temps l'honore du sceau de l'existence, la cicatrise.

Hein ? quoi ? Qui a osé dire le Moi-pot !!? Bon c'est vrai, la peau protège et contient notre terreau psychique et nous savons que le Moi est territorial, tel une plante qui s'abreuve des racines aux feuilles, s'épanouissant à lumière du soleil s'imaginant parfois pouvoir l'atteindre. Il faudra résister, s'acclimater ; certains à larges feuilles préfèreront une évolution rampante et horizontale, d'autres bien enracinés affirmeront solidement leur verticalité mais secrètement, jalouseront peut-être le roseau qui a tout compris…

La métamorphose s'opère autour de moments qui *marquent*. Rites de passage, revendications, signes de soumission ou de libération, l'Homme renforce ses traits dans la pierre, le bois, la chair. La peau s'ouvre et se referme, corps de langage elle se soumet au désir du Moi quand le symbole se fait bannière. Alors le messager devient lui-même message, reprenant corps sur le territoire de ses identifications lésées.

Les Hommes et leurs fixations ! Ils tentent toujours de « saisir » dans l'après-coup ce à quoi ils sont attachés. On pense aussi aux gravures dans les grottes abritant les premiers hommes et leurs visions, leurs émotions, leur vécu... Changement de paroi, mais tout aussi protectrice la peau raconte, le tatouage touche aux cellules, une incrustation déterminée, une conviction qui cherche ses mots, mais aussi de nos jours une fantaisie. Que devient l'éthique du tatoueur *underground* ? La ténacité de celui qui tient à la « griffe » de son propre travail ? (*Cf p. 9*)

Le Moi, hors de Soi, expose en toute innocence le royaume graphique de l'inconscient et sublime ses *psychatrices*. Ce qui gronde en dessous vient apparaître au-dessus, visible, recevable, reconnaissable, sensé et parfois encensé. C'est une… révélation.

Ce fameux *Moi-peau* (cf. p.3) c'est l'ardoise de l'écolier, le journal intime de la jeune fille pubère, le porte-parole de l'hystérique, la brûlure du prisonnier… C'est l'écorce du sage, le cuir du combattant, le duvet de l'innocent, l'écaille du pervers…. Marquer sa peau c'est officialiser une part de soi, parce que l'amour, parce que la foi et quand bien même l'exotisme, c'est du grand n'importe-quoi aussi des fois.

Le tatouage aujourd'hui est bien plus un agrément individuel, qu'un signe d'appartenance. Langage pour l'œil qui tente le message émotionnel, rationnel ou spirituel. Distinction, code d'accès, gri-gri, camouflage, la peau se fait art, ou encore Doudou, *customisation* ? Pourquoi pas ... Fétichisme, masochisme, on peut y déceler ce que l'on veut : symptôme, réparation, justification, diversion… On y retrouvera l'analité de l'obsessionnel dans le *faire* et *se faire faire*, passage à l'acte d'une pulsion à but passif avec envie de (dé)fusionner, ou ce peut être encore la rustine sur un déchirement partiel de l'enveloppe … La douleur, centrale, nourrit la fierté d'une conviction d'être et les ados d'aujourd'hui y trouveront la « dématernisation » nécessaire *(Cf p.11).*

Oui, il y a pénétration d'un corps passif qui l'a décidé, et oui, il y a l'obtention d'un *phallus-complément* via un paiement, et puis après ?... Que va devenir le tatouage dans les prochaines années ? Ce n'est pas une mode mais un besoin de « sens écrit », d'affirmation, de défense ... Expression d'un Moi qui vit et qui veut, le même apte à reconsidérer aujourd'hui les concepts de genre et de sexualité (*Cf. p.4*), il faut espérer que demain les remises en question soient toujours possibles. Quoiqu'il en soit entre boulimie de progrès, hystérie des performances et déni des conséquences, la société actuelle nous promet de grands moments… et de solitude éventuellement.

Le vécu s'encre et se grave mais peut-être faut-il se poser la question de ce mot « définitif » qui lui, semble avoir perdu de sa gravité. Les gens sont-ils moins conscients de l'aspect indélébile de leur acte (attention je n'ai pas utilisé « indélébilité » !) ? Ou encore la question existentielle aurait-elle bougé au point de vivre avec l'idée que la vie est courte, que le tatouage vieillira avec le corps puisqu'ils ne font qu'un et que tout cela est bien naturel… ?
En attendant de se pencher sur la question, je vous laisse en compagnie de notre Présidente Chrystel Benoit-Marhuenda qui nous offre un compte-rendu de l'A.G.E., moment convivial et constructif qui a eu lieu à Nîmes le 6 mars dernier.

A. Darsel

 Tatouage en couverture : Sébastien Pradels

Compte-rendu de l'A.G.E. du 6 mars 2020

Chers adhérents,

Le 6 mars dernier, se tenait l'Assemblée Générale Extraordinaire de la Fédération Freudienne De Psychanalyse.
Comme vous le savez probablement, à l'aube de ses vingt ans, notre Fédération a connu des changements importants, notamment depuis la perte de son trésorier, M. Éric Ruffiat.
Ces changements n'ont rien d'ostentatoire…bien au contraire, l'association assure l'ensemble de ses fonctions exactement comme ce fut le cas depuis toujours.
Mais, son organisation, liée à celle des Instituts Freudiens, a été profondément touchée de l'intérieur, car tandis que disparaissait son trésorier, ainsi qu'un formateur essentiel à l'ensemble du système des instituts, disparaissait en réalité un pilier du système, en un mot : son fondateur.

Pourtant, depuis décembre 2017, les instituts, comme la Fédération qui les encadre, ont poursuivi leur chemin.
Pour cela, nous avons fait appel à un avocat spécialisé, présent lors de l'AGE, de façon à ce que soient remis à jour les statuts, le règlement intérieur, la constitution du bureau.
Le Conseil d'Administration s'est préalablement réuni, le 31 janvier dernier, afin d'approuver l'ensemble de ces documents, et de permettre la constitution du nouveau bureau.
Il est apparu à tous, comme une évidence, que le poste de trésorier ne saurait être mieux occupé que par Mme Carole Ruffiat, qui depuis bien longtemps déjà nous aide à de nombreuses tâches, la charge de travail requise pour le bon fonctionnement d'une telle association étant parfois difficile à assumer dans les temps par une seule ou même deux personnes.

Pour qu'il en soit ainsi, il fallait dans un premier temps que Carole Ruffiat fasse partie du Conseil d'Administration, ce qui n'était pas le cas jusqu'ici.
C'est désormais chose faite, puisque l'admission de Mme Ruffiat au Conseil a été votée à l'unanimité par les votants présents ou représentés lors de l'AGE.
Mme Carole Ruffiat est donc désormais officiellement trésorière/secrétaire de la FFDP.
Un cocktail fort appréciable et manifestement apprécié, offert par la FFDP aux personnes présentes, a également permis d'entériner tout cela avec un plaisir partagé.

A vrai dire, chers adhérents, vous l'aurez sans doute remarqué, la persévérance de notre organisation fédérative a porté ses fruits.
Cette assemblée a simplement permis de remettre officiellement à jour un système qui existait déjà, tel qu'il est désormais posé par écrit.
Mais nous ne vous cachons pas que d'un point de vue affectif, émotionnel, cette AGE représente pour nous bien plus, elle signe un franchissement, un passage de relais qui prit le temps d'une course symbolique…lorsque la réalité s'exprime trop brutalement, elle est portée par un temps psychique qui la déforme, l'étire, la transforme, la reforme, un temps où la réalité n'est ni niée, ni inscrite, un temps nécessaire à une acceptation.
Je ne saurais trop dire de quoi cette acceptation est faite, ni à quoi elle s'applique.
Chacun sans doute répondra à cela quelque chose ou quelques choses qui lui appartiennent.
Cette réalité psychique prend le temps sans doute, le temps au moins, d'accepter de prendre ce relais comme s'il fut un objet réel.
Je dois dire que nous avons pu ressentir, lors de cette réunion extraordinaire, puisque c'est ainsi qu'elle se nomme, une extraordinaire bienveillance, un esprit de cohésion, une réelle volonté d'avancer, d'évoluer, de proposer des choses nouvelles, bref, une chaleureuse dynamique était à l'œuvre.

Merci à tous ceux qui sont là depuis le début, les membres fondateurs, toujours présents, sans qui la course aurait été épuisante et peut-être vaine.

Merci à tous ceux qui se sont déplacés, parfois de loin, pour se rendre à l'AGE, notamment les directeurs d'instituts ayant fait l'aller-retour dans la journée malgré des emplois du temps bien remplis, et sans qui la course aurait été impossible.

Merci à Rachel Guyomard, sans qui l'organisation mouvementée de cette assemblée aurait été irréalisable.

Merci à Carole Ruffiat d'avoir été activement là depuis le début, bien avant que son nom ne figure sur les papiers officiels, merci d'avoir su trouver l'énergie de continuer à faire vivre une si belle organisation, malgré tout, d'avoir eu le courage de courir.

Merci infiniment à Éric Ruffiat, pour tout…

La présidente
Chrystel Benoit-Marhuenda

Tatouage et Moi-peau : Corps violé ou enjolivé ?

Tatouage : in(tro)jection d'encres avec des aiguilles ou objets pointus sous la peau, entre 1 et 4mm, de quoi être piqué au vif…La peau cette protection naturelle qui tisse une carapace dermique tout en dessinant les contours de notre silhouette est la preuve intangible de notre spécificité, or le tatouage reste une expérience douloureuse mettant en scène dans un premier temps une brûlure de la peau, suivie d'une cicatrisation et du dévoilement d'une nouvelle peau décorée, marquée de façon indélébile ou éphémère (vous avez dit « effet mère »?)

Le Tatouage donne à voir ce que le sujet ne peut ou veut exprimer : c'est un exhibitionnisme d'un Moi-peau*, une prothèse cutanée, pour réparer un moi déficient, ou pour survaloriser un moi tout puissant ? Est -ce pour exacerber, racheter, suppléer une peau terne et fade ? y inscrire, graver, immatriculer, incruster sous une forme codifiée, esthétisée, colorée un message permanent, provoquant ? le tatouage est-il symboliquement la représentation d'un fruit défendu, d'un désir interdit, ou un objet perdu jamais atteint ou conservé, un fantasme infantile refoulé ? Cette peinture sur soi constitue en fait une demande d'amour non verbalisée.

Le Tatouage est-il un nouveau travesti dermique ? On peut se demander quelle est la destination du tatouage : est-ce pour le regard de l'autre ou de soi-même ? Est-ce un nouvel autre miroir ? Une deuxième peau ? n'y a-t 'il pas une demande narcissique sous-jacente, un désir d'avoir, à défaut de l'autre ou pour le séduire, un objet dans la peau, « je l'ai **dans** la peau » cet objet mais que représente-t-il ? Un manque à être ? Un phallus non revendiqué ?

D'autre part, ce moi-peau, cette enveloppe accueillant la psyché du sujet, n'est-il pas dupé par ces fantaisies dermiques ? n'est-il point entaillé, balafré, voire mutilé, blessé, écorché, contusionné ? Si c'est une blessure narcissique censée renarcissiser le sujet lorsque la peau est enfin cicatrisée, cette cicatrice est-elle vraiment refermée, soignée ? n'en appelle-t 'elle pas d'autres ?

Le tatoué est-il donc une personne mal dans sa peau qui a besoin de faire peau neuve, de changer de peau ? Ou une personne cédant à une mode sociétale et désirant intégrer la communauté des corps peints, affirmant une conquête phallique, un surplus moïque, pour se démarquer des non tatoués, ces châtrés cutanés, à la peau terne et blafarde. Cette nouvelle identité rejoint-elle un désir plus profond de changer de sexe, de genre, de corps, de se transmuer en un nouvel humanoïde du XXIème siècle, une espèce en voie de mutation… ?

En tout cas il y a indéniablement une hypersexualisation du corps, une érotisation d'un corps devenu un objet d'art destiné à séduire, à être aimé, admiré. La peau devient une surface vivante pour artistes de surfaces inertes. Le tatoueur s'affirme ainsi tel un artiste cutané qui sublime ses désirs sadiques en décorant la peau des autres sans anesthésie, c'est un sculpteur corporel sur matière vivante. Parallèlement, comme Freud l'avait soutenu, le travail psychanalytique est une activité en profondeur, tel le sculpteur qui ôte de la matière brute pour faire apparaître de sa gangue le vrai sujet, « per via di levare » en levant les obstacles, résistances, pour dessiner un Moi authentique et ne pas sombrer dans un travail superficiel « per via di porre », de surface, tel le peintre qui compose des sujets à plat modifiables à souhait sur un support froid et inanimé. Le tatoueur, un nouveau thérapeute corporel ?

*Moi-peau : théorie de Didier Anzieu (1923-1999), célèbre psychanalyste freudien, qui considère la peau comme un vecteur du Moi, celui qui affirme sa différence, son identité particulière face à l'autre. La réhabilitation d'un moi corporel renfermerait un moi psychique. A l'instar de W. Bion, Anzieu valorise cette enveloppe cutanée qui figure un contenant appelé à recueillir beaucoup de contenus psychiques à venir. A lire ou à relire « Le Moi-peau », Didier Anzieu, Ed. Dunod

G. Philibert

- https://www.pinterest.fr/pin/287878601156726977/

Les Queers : à pile et face.

Vous avez dû entendre ce mot depuis quelques temps, mais c'est quoi queer ? Une mode, un truc pour faire le buzz ou quelque chose de plus profond ?

Pour commencer, **que signifie le mot « queer » ?** Ce mot anglais au départ veut dire bizarre, louche, de travers. À partir du XIXème siècle il devient une injure envers les homosexuels, s'opposant à « straight » désignant les hétérosexuels.

Ensuite, **c'est quoi être queer ?** Pour faire simple comme le dit Hugo [6], « être queer c'est être l'inverse d'être cis. ». Mais alors c'est quoi être cis, ou cisgenre ? Le préfixe cis vient du latin qui signifie du même côté (par opposition à trans), être cisgenre c'est avoir « son genre de naissance, son corps et son identité personnelle qui coïncident » [7], voilà donc une première idée.

Quelle est l'origine du mouvement queer ? Dans les années 70-80, aux USA, les lesbiennes Chicanos, noires ou chômeuses ne se retrouvent pas dans le mouvement homosexuel nord-américain, essentiellement constitué d'hommes blancs de la middle-class. Elles se réapproprient l'insulte, pour elles, l'individu queer est en dehors de la lutte des classes et des groupes d'appartenance préexistants. Elles remettent en cause les catégories d'identité sexuelle que ce soit en termes de genre ou d'orientation sexuelle, elles revendiquent une non intégration au monde homo- ou hétéro-normatif. Le mouvement queer était né.

Qu'est-ce que la théorie queer ? La première à parler de « théorie queer » fût Teresa de Lauretis en 1990 lors d'une conférence universitaire, elle voulait bousculer les « études convenues gaies et lesbiennes dans le monde académique [2] »., pour elle le queer est une déconstruction du sexe et du genre, le binaire (homme/femme) est issu du discours dominant hétérosexuel. La seconde grande théoricienne queer est Judith Butler, elle parle de la « performativité du genre [2]», le genre découlerait d'une performance sociale apprise, répétée et exécutée. Elle pense qu'il existe une dichotomie entre le sexe et le genre et a une conception non essentialiste du genre, qui serait un « choix volontaire et quotidien [2] ». Pour elle la matrice culturelle, représentée par l'hégémonie hétérosexuelle, détermine le genre et le sexe et permet de réguler les formes et le sens que prend la sexualité.

En France Marie-Hélène Bourcier, devenu Sam Bourcier, dénonce les processus d'exclusion infracommunautaire au sein des cultures LGBTQ, il souhaite une sortie du cadre de l'hétérosexualité et de l'homosexualité normative, ainsi que de la binarité.

Aujourd'hui, P B. Preciado dénonce l'hétérosexualité comme un système politique, il pense qu'il faut aller au-delà de l'homo- ou l'hétéro-normativité. Le corps est un lieu d'expérimentation philosophique qui doit devenir un sujet politique et ne pas être seulement considéré comme une force de travail ou de reproduction. Il dit même ne pas « croire à la différence des sexes » [5], pour lui c'est un régime politique et épistémologique qui sera remis en cause dans l'avenir. L'utopie de PB. Preciado est une épistémologie avec plus de sexes ou non sexuée et non racialisée.

Ces théories débutent dans les années 90 et se nourrissent de théories plus anciennes. Pour commencer elles se revendiquent presque toutes de M. Foucault, qui dans son premier volume sur l'histoire de la sexualité (1976) parle de « biopouvoir ». Ce « biopouvoir » s'inscrit dans le corps et le détermine, ce qui est le cas pour le sexe qui est une construction de la société imposant les modes de jouissance et de sexuation. Une deuxième inspiration vient des écrits de G.Deleuze et F.Guattari (Anti-Œdipe 1972) dans lequel ils exposent le fait qu'on ne naît pas déterminé et qu'il y a autant d'homme dans la femme que dans l'homme. Pour eux il n'y a pas de distinction entre homosexualité et hétérosexualité car le sexe est non humain. Une troisième inspiration est J. Derrida, philosophe de la déconstruction, qui permet de casser les catégories. Pour finir, M. Wittig, romancière, qui écrit en 1922 « La pensée straight », une série d'articles dans lesquels elle dénonce la répartition binaire des êtres humains, qui est à l'origine de deux genres, de deux rôles sociaux et d'un destin : être mère ou père pour fournir des citoyens à la nation. Selon elle, le discours de naturalité de la différence des sexes légitime l'appropriation de la classe des femmes par celle des hommes et organise le fonctionnement social selon l'ordre hétérosexuel. Pour elle, il faut dépasser cette « pensée straight » en refusant les catégories binaires et les croyances naturalistes sur les sexes, les genres et les races. Cela

permettra une nouvelle définition de la personne à partir de nouveaux concepts en termes de désirs, de jouissance et de culture.

Et la psychanalyse dans la théorie queer ? Tout d'abord au sujet du phallus, qui est souvent amalgamé au pénis, il est le trait différenciateur en psychanalyse, il participe à un discours mâle dominant et hétéro-centré. La différence des corps pourrait peut-être être énoncée selon un autre étalon que le phallique-pénien ? Un phallus-queer, ou pas de phallus ? La question est posée. Pour P.B Preciado, le godemiché peut remplacer le phallus freudien car il peut être utilisé par tous et sur tous les corps.

Ensuite en ce qui concerne la pulsion, qui peut avoir comme origine n'importe quelle partie du corps mais dont la jouissance de certaines est refoulée par la matrice culturelle. La personne queer échappe à ce refoulement par la « faille constitutive de l'hétérosexualité » [2]. Cet échappement pose la question du passage ou non de l'œdipe (édification du surmoi) et du côté « polymorphe » de la personne qui se dit queer.

Être queer est-ce être resté au stade infantile ou s'être débarrassé des carcans qu'impose la culture pour mieux écouter ses propres désirs ?

Bessy.B

[1] S.LAVIGNOTTE. Les queer, politique d'un nouveau genre. Site internet, Les panthères roses. [2] P.MACARY-GARIPUY. Le mouvement Queer, des sexualités mutantes. ERES « psychanalyse » 2006/3 n°7. [3] PB. Preciado, trans-philosophie. 2019. Les chemins de la philosophie. Animée par Adèle Van Reeth, diffusée le 24 mai 2019. France culture. [4] PB. Preciado, le corps est la chose la plus politique et la plus publique qui soit. 2019. Par les temps qui courent. Animée par Marie Richeux, diffusée le 28 mai 2019. France culture. [5] Luttes, PB. Preciado. 2019. L'heure Bleue, Animée par Laure Adler, diffusée le 28 mai 2019. France inter. [6] Intérieur Queer, podcast de France inter. Septembre 2019 à Février 2020.
[7] K.SCHILT, L.WESTBROOK. Page wikipédia Cisgenre.

TOUR D'HORIZONS

1.

En tout juste quelques décennies, le tatouage a perdu la majeure partie de son pouvoir subversif. Pendant longtemps réservé aux marginaux (prisonniers, marins ou prostituées), il est aujourd'hui commun dans toutes les franges de la population. Pour s'en persuader, il suffit d'observer les tatouages que laissent transparaître les employés aux postes pour lesquels ils sont restés bien longtemps interdits (caisses de supermarchés, accueil du service publique…). D'après une enquête de l'IFOP, 10% des français s'était fait tatoués en 2010. La proportion est passé à 18% en 2018 et atteint même 31% chez les 25-34 ans.

Cette généralisation de la pratique dénote un changement profond de la société et par conséquent des Surmois individuels. En premier lieu, le précepte religieux selon lequel on ne modifie pas son corps est tombé en désuétude en même temps que la religion elle-même. L'assouplissement de l'instance surmoïque permet donc une décharge plus facile de le pulsion sublimée au travers du tatouage. D'autant plus facilement que la discipline est devenue une forme d'art à part entière. Celle-ci comporte même une spécificité unique, artiste et œuvre ne font qu'un puisque le tatoué prend part au processus créatif au côté du tatoueur. De nombreux courants fleurissent et enrichissent la palette des possibilités afin de satisfaire tous les goûts.

Ainsi, depuis la fin du siècle passé, de nombreux artistes arborent fièrement leurs tatouages. Ils représentent une manière de se singulariser, souvent empreinte de provocation. La démarche devient peu à peu un passage obligé pour les musiciens de rock, puis de rap et enfin de pop. Les fans par identifications adoptent à leur tour le tatouage. Dans la douleur, ils ressentent les sensations rigoureusement identiques à celles de leur idole.

2.

Et c'est sans doute dans la quête de la douleur que l'individu vient rechercher un rappel de réalité. Principe salvateur dans cette société, et c'est le tatouage qui nous le montre, qui est resté fixé à un stade infantile. (cf article Totem et Tatoo). Il reste toutefois une dernière limite au tatouage, le visage, bien que celle-ci tende à son tour à disparaître. La barrière entre acceptable et non acceptable dictée par le Surmoi se déplace alors naturellement sur les pratiques de modifications corporelles extrêmes. Mais qu'en sera-t-il dans vingt ans ? Le « tongue-split » (la langue est sectionnée en deux parties pour ressembler à celle des serpents) », la scarification ou autres implants atypiques seront-ils encore sulfureux ?

S. Toiron

1. https://www.pinterest.ca/pin/487585097159749897/
2. https://www.pinterest.fr/pin/397794579589687177/

Totem et tatoo

Devenu un véritable engouement, le tatoo est entré dans les mœurs au point que l'on ne dénombre pas moins de 4000 salons à l'échelle nationale, contre une vingtaine dans les années 80. La ferveur touche désormais un français sur cinq, toutes catégories sociales confondues, selon un sondage Ifop exclusif pour La Croix datant du 17 janvier 2017. Ce qui frappe nos esprits est que portant la marque de la révolte, de la gente masculine cherchant à revendiquer originalité et marginalité, cette pratique se sera vue largement démocratisée. Ce qui n'est pas sans rappeler l'un des quatre destins des pulsions repéré par Freud, à savoir : le renversement dans les contraires. Mais que nous fait comprendre un tel destin, sinon qu'il doit figurer quelque similitude, entre les pratiques et buts de ces pratiques ancestrales, et notre mode de vie pour ce que nous partageons dans les coutumes et traditions de nos jours.

Pour comprendre les caractères du totémisme, Freud s'en réfère au conservateur et enseignant français Salomon Reinach (1858-1932). Pour ce dernier, parmi douze critères, figure celui où « Beaucoup de tribus se servent d'images d'animaux en guise d'armoiries dont elles ornent leurs armes ; des hommes dessinent sur leur corps des images d'animaux et les fixent par le tatouage. » Aussi, dans Totem et tabou, il s'agit de se demander quels en sont les traits essentiels, négligés dans son ouvrage de 1909 : Cultes, mythes et religion, à savoir, ce que relève James George Frazer : le Totem protège l'homme, se transmet à ses descendants, il est un système à la fois religieux et social – en vertu de l'exogamie (ou phobie de l'inceste)[1]. Nous intéressant à ce dernier point, le lien social, la question que l'on est en droit de se poser est de savoir si le tatouage, tel que nous le connaissons par le phénomène de mode, conserve cette même fonction ?

Chez Freud, le lien social est avant tout une affaire de transmission des valeurs qui unissent les membres d'un peuple. Ayant tué le père tout puissant de la horde sauvage, les frères éprouvent un sentiment ambivalent, mêlé d'admiration et de mépris à son égard. Le désir de vénération s'associant à de la culpabilité car « après l'avoir supprimé, après avoir assouvi leur haine et réaliser leur identification avec lui, ils ont dû se livrer à des manifestations affectives d'une tendresse exagérée. Ils le firent sous la forme du repentir », peut-on lire dans Totem et tabou[2]. C'est cette culpabilité, d'origine œdipienne, qui déclenche dans nos sociétés modernes, des phobies d'animaux. C'est afin d'en conjurer le sort, que l'on est pris d'admiration pour des animaux qui aspirent tout également de la crainte, comme le petit Hans à l'égard des chevaux – sous l'angle du symptôme. Le tatouage serait-il une représentation de cet ordre, permettant de lier les individus autour d'une pratique du même nom ?

Toujours est-il qu'il y a trois formes d'identification, chez Freud : le fantasme de dévoration et d'incorporation, le trait, et le symptôme. Seule l'identification par le symptôme permet de créer du lien social[3] ; tandis que pour la pratique du tatouage, hormis le besoin de scarification, il s'agirait plutôt d'une identification par le trait ! L'empreinte, par la couleur et l'image ne serait donc pas tant le signe d'une vie en collectivité, que renvoyant à des motifs internes et personnels, narcissiques… Lacan le souligne en distinguant ce qui reste en surface de ce qui pénètre dans la chair – comme les morceaux de chair du père dont s'approprient les membres de la horde sauvage pour récupérer un peu de sa puissance par le symbolique.

Comme il est souligné dans un article paru récemment[4], même s'il peut s'agir d'un appel au regard de l'autre : « la marque sur le corps crée un effet identitaire « imaginaire » (…) nom qui s'est bâti sur le moi idéal », et ne comporte pas une inscription « symbolique », c'est-à-dire renvoyant à la « chaîne des signifiants » et portant la marque de l'altérité entre les sujets et leur différence significative – seule condition pour que le lien social puisse se manifester. Car, est-il ajouté : « toute forme de narcissisme renvoie inévitablement le sujet dans les bras de l'Autre (sans véritable séparation !). » Ces pratiques, à la différence par exemple du rite tribal, selon Lacan, n'invitent pas à la castration, ne dispose pas le sujet dans le circuit RSI. Ce n'est qu'une identité numérique, que permet le dessin, la couleur…

G. Vanderschuren

[1] *Totem et tabou*, éd. Payot, 2001, Chapitre 4, Le retour infantile du totémisme, pp. 147-150. Voir également, au sujet de *l'exogamie* et ses rapports avec le totémisme, les pages 169 à 187.

[2] *Ibid.*, page 201 ; voir également tout le chapitre 2.

[3] *Psychologie des foules et analyse du moi*, chapitres VI, et VII : la pulsion grégaire, édition Payot, 2012, p. 90

[4] Orsola Barberis et Silvia Lippi, *Effraction et nom à l'adolescence : le tatouage*, *in* Cahier de psychologie clinique, 2009 (n°33), pp. 159 à 175

Parole de tatoueurs

C'est dans la boutique ART'ON-TATTOO rue St Anne à Montpellier (il en existe une également à Alès) que je rencontre nos deux tatoueurs Seb et Céliande. Artistes tatoueurs, la part créative est au centre de leur travail. La discussion est entamée prenons-la en route.

… Un peu comme les psychanalystes, vous redécouvrez votre travail avec chaque individu que vous tatouez, chacun est finalement un univers à part entière.

S : Un univers et un corps étranger, il arrive dans une enveloppe similaire à la nôtre mais c'est un univers totalement différent, c'est incroyable, c'est vraiment génial.

Quelle a été ta première approche du tatouage ?

S : J'avais 13 ans et je suis tombé via une revue de salle d'attente sur la photo du corps d'une japonaise tatoué aux trois quarts. Cette pièce représentait un massacre au sabre dans un cimetière. Ça m'a soufflé. Moi le gamin aveyronnais, j'ai ressenti quelque chose de très fort qui m'a appelé au-delà de mes repères du beau, du laid.

Pourquoi le tatouage traditionnel japonais ?

S : Après avoir été reçu aux Beaux-Arts je me suis tourné vers la culture et la pensée asiatiques et plus particulièrement japonaises dont le raffinement et la poésie me touchent profondément. Le tatouage japonais, l'Irezumi (littéralement « insertion d'encre »), de par sa technique et son histoire, me semble être le plus abouti dans son esthétique et sa pratique. Le tatouage dans les premières tribus d'habitants du Japon, les Aïnus, semble remonter à 5000 ans av J.C. et s'est incroyablement enrichi durant l'ère Edo (1600-1868) grâce à une grande effervescence culturelle dans tous les domaines et les strates de la société de cette période. Il est devenu un vêtement, un complément du corps, une protection ou une revendication. Pour moi, cette approche couvre trois dimensions importantes et complémentaires du tatouage : la fonction symbolique (qu'elle soit prophylactique, mystique ou psychologique), la fonction esthétique (pour modifier, décorer ou mettre en valeur le corps) et enfin la fonction sociale (pour s'affilier ou se démarquer d'un groupe).

Seb

Et le tatou dans ta famille ?

S : Mon frère jumeau, Steph, lui aussi tatoueur, et moi sommes issus d'un milieu ouvrier dans un bassin industriel. Nous étions au contact de collègues, de copains, copines de cousins marqués à vie… par la vie (le boulot, les voyages, la prison, l'armée, les amours…). Nous avons toujours eu le goût des milieux alternatifs. Nous nous reconnaissions dans la philosophie et la créativité du mouvement punk. Nous étions, et je pense que nous sommes toujours, attirés par la subversion et le questionnement de la norme, de l'autorité imposée, l'ordre établi… Un certain goût pour la culture et le désordre… Un goût certain pour la culture du désordre !

Céliande tu es plus portée sur le dessin ça a commencé comment pour toi ?

C : L'alternative ça me parle aussi. Le fait de se sentir différente et d'être perçue en tant que telle. Le tatouage était présent depuis longtemps en arrière-plan dans mes goûts artistiques, musicaux, etc. Le fameux oncle tatoué aussi, un peu « Bad boy » et son image sulfureuse qui m'ont marquée aussi un peu, peut être !
La rencontre en convention avec Art'On Tattoo et mon premier tatouage par Steph ont agi comme un révélateur. J'ai su ce que je voulais faire. Faire ressentir la plénitude de l'accomplissement malgré la blessure, je voulais participer à ce processus viscéral où l'on marque la matière vivante.

Quelle relation s'instaure avec les personnes qui viennent vous voir ?

S : C'est complexe, c'est un échange fort, intense dans le meilleur des cas. Nous avons tous du mal chez Art'On à parler de « clients ». On parle plus volontiers de personnes qu'on tatoue », de « tatoué/e/s » et de « tatoueurs ». En plus on peut être les deux à la fois.
Par exemple : Nous sommes tous, tu t'en doutes, assez critiques envers notre modèle de société. Céliande et moi nous sentons plus proche des animaux, d'une certaine vérité primitive que de la société humaine mais paradoxalement le tatouage nous amène à des relations extrêmement fortes et vraies avec les humains.

Y a -t-il des regrets parfois chez les tatoués ?

S : Certaines personnes sont changeantes ou ont un rapport très consumériste au tatouage, l'abor-

dent comme un produit, un accessoire et ignorent volontairement son aspect (et son intérêt) irréversible. J'aime la radicalité d'un tatouage qui est peu compatible ou corruptible dans une société de consommation.

C : C'est cet aspect qui a éveillé mon intérêt pour l'Irezumi. Cette approche définitive.

Finalement c'est comme le restau asiatique pour les occidentaux…

C : C'est ça, comme dit Seb c'est le sushi au camembert, c'est de la réappropriation.

C'est comme si vous vous adressiez aux gens en étant déjà à un certain degré de profondeur, (tout en travaillant la surface d'ailleurs)

S : Oui et quelques fois il y un malentendu avec des personnes qui nous considèrent comme de simples exécutants. Ce travail demande une implication réciproque, une confiance mutuelle. Une sorte d'intimité. Il y a autant du tatoué que du tatoueur dans nos travaux. Il s'agit d'interpréter ce qu'on nous confie. Je ne peux pas et personne chez nous ne peut, limiter cela à un échange financier.

C : Il faut pour le tatoué savoir perdre un peu du contrôle, lâcher prise pour que tu puisses interpréter sa demande, prendre ta place.

Territoire corps, surface pénétrée, blessée, il y a du sang, c'est sanguin. Les gens veulent être marqués par toi sans forcément te donner à accès à eux, étrange intimité...

S : Quand je travaille sur ton bras, il est à moi. C'est dans l'instant une toile, mon support, une surface que j'investis, que tu me laisses investir. A la fin je te le rends de toutes manières ! Tu pars avec mais c'est un nouveau bras. Un bras augmenté.

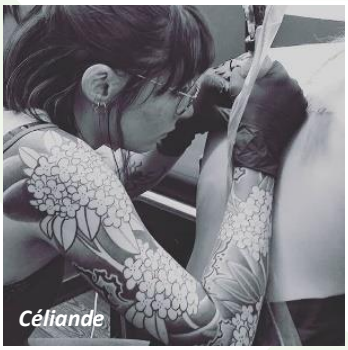
Comment vois-tu l'avenir ?

C : Quand j'ai commencé, je faisais mes dessins et je me retrouve dans ce que font certains tatoueurs actuels mais j'aimerais aller vers du traditionnel japonais. Ne pas faire du tatouage parce que tout le monde en fait, je veux dépasser cela. Je suis dans une période où parfois je ressens une certaine lassitude et j'ai envie d'accéder à quelque chose de plus fort, de plus puissant. Il y a des personnes qui viennent me voir spécifiquement pour leurs demandes et c'est déjà formidable à mon niveau mais je ne veux pas rester sur ce que je fais. Ça me paraît essentiel de toujours se perfectionner, aller au-delà, dépasser ses limites.

S : Dans ma pratique c'est quelque chose que j'ai appris au fil du temps parce que lorsqu'on fait du « traditionnel » on ressent l'effet paradoxal de le faire dans l'actuel. Notre patte doit s'effacer face aux codes pour rejoindre une expression artistique qui a des millénaires et pourtant finalement, on s'y retrouve quand-même. Au début, je me disais que je n'avais pas de style, parce que je ne faisais que travailler pour tenter d'atteindre un certain niveau, je copiais des artistes, des pointures auxquelles je n'aurais jamais eu la prétention de me comparer mais avec le temps je me suis rendu compte que je me fortifiais dans mon propre style. A un moment donné quelque chose se détache c'est le caractère mais ça, ça prend du temps.

Et pour la suite ?

S : C'est un métier beau et complexe qui existe depuis la nuit des


Céliande

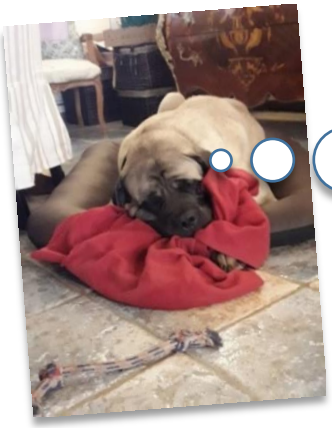
temps et qui passe par l'interprétation de cette mécanique qui consiste à placer un pigment dans la peau. Cette lecture peut être chamanique, tribale, esthétique… Le problème quand on veut vivre de sa passion c'est qu'il faut lui donner un prix ce qui est toujours compliqué pour un artiste. Dans l'idéal j'aimerais ne faire que des pièces magistrales mais c'est de l'ordre de l'utopie pour le moment.

La technologie va-t-elle transformer le tatouage ? Un stylet qui modifie le dessin sans douleur…

S : Nous n'espérons pas mais il est certain que cela arrivera. Par contre je pense que certaines choses resteront un peu comme aujourd'hui, il y aura d'un côté le tatouage consommable et de l'autre on trouvera toujours le tatouage à l'aiguille ou au pigment avec la suie sur le bouchon comme en prison ou comme on faisait il y a 3000 ans. Ceux qui le pratiqueront seront dans le vivant et la marginalité la plus barbare. Le jour où le tatouage ne fera plus mal on sera dans du pur esthétique, mais on retrouvera ailleurs le tribal primitif et mystique. Parce que le tatouage ne peut se faire sans la douleur. Se planter une aiguille moi je l'ai fait au primaire, j'ai encore la trace, dès qu'on a un doigt on trouve toujours le moyen de se planter un truc dedans…

Entretien A. Darsel

La pensée du Petit Mario



« UNE DES FORMES LES PLUS ANTIQUES À INCARNER DANS LE CORPS CET ORGANE IRRÉEL, (LA LIBIDO) C'EST LE TATOUAGE, LA SCARIFICATION. L'ENTAILLE A BEL ET BIEN LA FONCTION D'ÊTRE POUR L'AUTRE D'Y SITUER LE SUJET, MARQUANT SA PLACE DANS LE CHAMP DES RELATIONS DU GROUPE, ENTRE CHACUN ET TOUS LES AUTRES. ET, EN MÊME TEMPS, ELLE A DE FAÇON ÉVIDENTE UNE FONCTION ÉROTIQUE, QUE TOUS CEUX QUI EN ONT APPROCHÉ LA RÉALITÉ ONT PERÇUE ».

C'EST ALéATOIRE, MAIS à PRIORI…

Le drame est-il à nos portes ? Les esprits s'échauffent les cœurs accélèrent, l'angoisse suffoque ceux persuadés d'avoir les symptômes du fameux virus, quand ce sont ceux de la panique. On assiste à un rash de mécanismes de défense, déni, scénarios de tout bord pessimistes ou optimistes, à plus ou moins longs termes…

Terrain fertile pour l'hystérie qui peut se déployer allègrement, tout est bon pour manquer le jouir. Le paranoïaque avait bien raison depuis toutes ces années, on aurait dû l'écouter quand il prédisait le futur présent. L'obsessionnel a toujours fait ce qu'il fallait, conscient et consciencieux, si les autres en avaient fait autant ! L'hypocondriaque est overbooké et le *border* surpris, sent quelque chose de familier, l'extérieur semble expérimenter son intérieur… le bipolaire fait face à un dénivelé sans pareil… Quant au psychotique la bulle sera étanche ou la réalité fatale…

Voilà on est tous à la même enseigne et l'on entendra tous les sons de cloches, chacun résonnera de ce qu'il est et avec raison. Isolation, déplacement, clivage, déni, dénégation, terreur de l'invisible, de l'invasion virulente, sournoise, et surtout de l'éventuelle responsabilité de contamination quant à ceux que l'on aime …

En fait l'épidémie du coronavirus, comme tout événement de masse avec un certain degré de gravité, déstructure des choses de l'intime. Le contexte défile ce qui a été tissé, ce qui semble d'habitude solide se voit défait, par contre ce qui manque de tissage interne, les affects errants peuvent se nouer à l'injustice contextuelle, la planète se fait symptôme. Liaison et déliaison cohabitent, les pulsions sont sous pression. Un phénomène de masse développe une narcissisation collective autour de la lésion, les défenses se déplacent, d'où la solidarité. Quand il s'agit de choisir son camp face à une invasion bactérienne, la morale s'illumine ; même si le citoyen reste capable de souhaiter que le mal s'abatte sur ceux qu'il a dans le nez, d'un point de vue biologique la majorité des humains est d'accord pour sauver l'espèce.

Face aux nouvelles mesures prises par le gouvernement, ceux dotés de Surmois restrictifs sévères peuvent ressentir un desserrement, le verrouillage externe soulage l'autorité interne qui a moins besoin de compenser le manque de cadre ressenti habituellement au dehors. L'externe se raffermissant autour de nouvelles règles de vie (et pour une cause difficile à remettre en question), l'instance surmoïque relâche un peu la pression s'il se retrouve en accord avec la discipline externe (Outre ce schéma, certaines personnes se révèlent à elles-mêmes en période de crise).
On peut percevoir un vrombissement, celui des normes, le quotidien ne se ressemble plus et ce que nous ne regardions qu'à peine pourrait bien reprendre quelques valeurs…

Malheureusement, c'est dans un moment comme celui-ci que l'on aurait besoin de se rencontrer, de partager oralement, ensemble autour d'un repas réconfortant.

A l'heure qu'il est, l'autre peut être perçu comme un danger, autant qu'une aide potentielle : quand on est dans le brouillard, que l'on a perdu pas mal de sensation de contrôle, le regard change sur l'environnement. Bien sûr, l'absence de visibilité nous perturbe mais nous oublions à quel point le monde est sonore, imaginez la même situation avec un seul petit transistor pour comprendre ce qu'il se passe. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde saturé d'informations, un trop anxiogène mais qui dans des moments comme celui-ci procure un *corps-média* parfaitement apte à faire office de contenant. Les peurs collectives atténuent les angoisses individuelles, et quand on n'y voit rien, il est bon de ne pas être seul pour pouvoir échanger.

Bien souvent, le meilleur moyen pour les Hommes de s'entendre, c'est de ne rien voir. Les instincts, les pulsions s'aiguisent ou se figent, nous marchons en aveugle, ce n'est pas la première fois mais ce n'est jamais le bon moment. Nous sommes si fragiles et tellement entêtés aussi, … on ne négocie pas avec le réel, le drame est aléatoire, mais à priori, ça devrait bien se passer…

A. Darsel

David Le Breton : les jeunes, le corps, la société…

Difficile aujourd'hui de passer à côté de sujets comme le rapport au corps, l'identité, le regard social et la difficulté de grandir. De ce fait, l'anthropologue David Le Breton, sociologue et professeur d'anthropologie est un homme à lire et à écouter. Pour lui, « Quand on a 15 ans on croit à la justice, à l'égalité, à l'amour, et on a devant soi un monde infiniment injuste, hypocrite. » (4). Dans ses ouvrages, l'auteur aborde l'actuel avec beaucoup de simplicité et de clarté. Son approche pourra vous sembler familière. « Je vois l'anthropologie comme une volonté de totalisation des sciences humaines. Une sorte de discipline des indisciplinés, de ceux qui refusent de borner leur curiosité. J'essaie de construire une manière de penser globalement le monde en prenant en compte sa complexité. L'ambivalence serait un mot-clé de tout mon travail. Se saisir de l'ambivalence du monde implique de ne pas négliger le travail de la dimension individuelle, affective, de la psychanalyse. » (4).

(1) Les jeunes évoluent dans l'ambiance intellectuelle d'un corps inachevé et imparfait que l'individu cherche à améliorer avec son style propre. (2) L'apport du tatouage ou le piercing dénote de la volonté de rompre symboliquement les amarres. Le corps venu des parents est à modifier pour ne plus être entaché d'une origine. Recherche de *dématernisation* du corps qui suscite la parole stéréotypée de bien des jeunes : « Je me suis réapproprié mon corps ». Comme si leur corps ne leur appartenait pas auparavant. Le paradoxe est de se sentir « enfin soi » à travers une marque qui ne tient qu'à leur choix. Certains parents résistent, pris entre l'image du tatouage « rebelle », et la crainte de voir leur enfant prendre corps dans sa propre existence. Le piercing au nombril est un archétype de la volonté de rompre symboliquement le cordon ombilical. De même le piercing de la langue témoigne d'une rupture de l'oralité ancienne, pour accéder à sa propre parole.

(3) Dans certaines sociétés traditionnelles, notamment africaines ou amérindiennes, les jeunes se marquent mutuellement, lors de fêtes. Dans nos sociétés contemporaines, les individus cherchent plutôt à se singulariser.
(4) La question de l'obsolescence du corps n'est plus seulement cantonnée dans le monde de la génétique, des greffes, de la robotique ou du virtuel, elle se diffuse dans d'innombrables pratiques de la vie quotidienne où règne une entreprise artisanale de modification de la forme corporelle […] Si on ne peut changer ses conditions d'existence, on peut au moins changer son corps de multiples manières.

(1) JFP (journal français de psychiatrie, « Le corps et ses marques » N°24 ; Ed. Eres, 2006- (2) Corps et adolescence Edition Fabert, yapaka.be– (3) David Le Breton, sociologue : "Les jeunes prennent leur autonomie par le piercing" Le Monde.fr- (4) Entretien avec David Le Breton - Dans VST - Vie sociale et traitements 2008/3 (n° 99), p. 46 à 52.
A découvrir : *Une brève histoire de l'adolescence* (éditions Jean-Claude Béhar) - *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, Quadrige) - Aux éditions Mataillé : *En souffrance - Adolescence et entrée dans la vie- Signes d'identité : Tatouages, piercings et autres marques corporelle* - La *peau et la trace* : *Sur les blessures de soi - Disparaitre de soi : Une tentation contemporaine.*

La date officielle de notre séminaire annuel est maintenue au 23 mai 2020, cependant étant donné le contexte actuel lié à l'épidémie de coronavirus, nous vous tiendrons informés en cas d'un éventuel report.

Pas mal…

Un article signé du Pr Gaillard, professeur de psychiatrie à l'université Paris Descartes et chef du pôle au Centre Hospitalier Saint-Anne, vient de paraître dans le journal de l'ordre des médecins numéro 65 de janvier février 2020. Cet article fait part des progrès des neurosciences ouvrant sur de nouvelles voies thérapeutiques. Pour le Pr Gaillard cette révolution n'exclut en aucun cas les sciences humaines : « La psychologie et la psychanalyse ont plus que jamais leur place pour une approche globale des pathologies, d'autant plus que la recherche en neurosciences rejoint parfois les grandes intuitions de la psychanalyse. […] Les patients ont besoin que nous décloisonnions les disciplines ! » … Voilà qui est encourageant !

« Un Divan à Tunis » : un barbu nommé Freud

Une jeune psychanalyste ouvre un cabinet à Tunis. Ce choc culturel révèle le malaise d'un pays qui découvre la liberté après des années de dictature. Une fine comédie illuminée par la présence de Golshifteh Farahani (photo ci-contre.)

https://www.letemps.ch/culture/un-divan-tunis-un-barbu-nomme-freud

Retrouvez Psy Chic sur la page Facebook de l'I.F.P.M.
Ou tous les numéros en PDF sur :
http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse
http://armandarsel.wixsite.com/psychanalyste-/psy-chic

Réponse au rébus du dernier numéro :
« En plaisantant on peut tout dire même la vérité ».

Âmes sensibles s'abstenir !

Le patient atypique de Michel de M'Uzan

Dans ses livres[1] ainsi que dans L'Énigme du masochisme[2], Michel de M'Uzan évoque la visite d'un patient peu ordinaire. Il s'agit de « M. le Maso ». M. Le Maso a le corps couvert de tatouages visage excepté, il est entaillé, automutilé, il est couvert d'inscriptions que Michel de M'Uzan consigne dans ses diverses interventions écrites ou orales. Il cite : « Un tatouage postérieur, "Aux rendez-vous des belles queues" latéralement avec une flèche : "Entrée des belles pines" ; devant, en plus des pénis tatoués sur les cuisses, une liste impressionnante : "Je suis une salope". (...) Le sein droit a littéralement disparu, il a été brûlé au fer rouge, traversé par des pointes et arraché. (...) Du plomb fondu a été introduit dans l'ombilic. (...) Des lanières avaient été découpées dans le dos afin que M. Le Maso puisse être suspendu. (...) Des aiguilles de phonographe étaient fichées à l'intérieur des testicules (...) pénis bleu à la suite d'une injection d'encre de Chine dans un vaisseau (...) ». Michel de M'Uzan conclut qu'il s'agit d'un homme parfaitement bien dans sa peau ne réclamant aucune thérapie. L'homme est intelligent, ouvrier hautement qualifié en électronique. Il voulait juste mieux comprendre.

[1] Michel de M'Uzan - Un cas de masochisme pervers, in *La sexualité perverse*, Paris, Payot, 1972 et in De l'art à la mort, Paris Gallimard, 1977

[2] *L'Énigme du Masochisme*, p. 131

https://fr.wikipedia.org/wiki/Masochisme#cite_ref-46

La nouvelle série de Netflix :

« FREUD »

Déterminé à se faire un nom dans la Vienne du XIXe siècle, le jeune Sigmund Freud fait équipe avec une voyante et un inspecteur pour résoudre des meurtres sanglants.

Avec : Robert Finster, Ella Rumpf, Georg Friedrich
Créateurs : Marvin Kren, Benjamin Hessler, Stefan Brunner

Saison 1 disponible le 23 mars

CHARADE

Mon premier est un cube
Mon deuxième est une feuille de dessin transparente
Mon troisième est une exclamation
Mon dernier est l'autre face de la mélancolie

Et je suis un ???

La pensée du Petit Mario était aujourd'hui celle de Jacques Lacan :

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Séance du 27 mai, Paris. Ed. du Seuil, 1964, p. 187.

Réalisation- Rédacteur en Chef : Armand Darsel